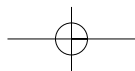
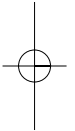
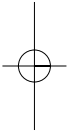


BUREAU 245 B

LE TUEUR DE MOTS

**UNE NOUVELLE DE
JEAN-BERNARD POUY**



Le Lundi 14 Avril, à 8h45 du matin, Waldemar Bracco entra dans son bureau. Pour cela, il avait dû traverser la ruche bruyante de la Dic. & Enc. Inc., multinationale de la connaissance fichée et de la culture en tranches, trois étages ressemblant à une réincarnation paresseuse de la Tour de Babel. Quand des nouveaux arrivants entraient dans ce temple du dictionnaire et de l'encyclopédie, ils avaient toujours la même pensée : putain, s'il y a le feu, on va être mal.

Waldemar tentait néanmoins de préserver de toute attaque du papier son lieu de travail, le bureau 245B, au deuxième niveau, juste après la cursive. D'abord, il était allergique à la poussière se dégageant de tout ce qui était fabriqué avec de la pulpe de bois. Ensuite, il avait compris, depuis longtemps, qu'un gros ordinateur relié à tous les réseaux possibles était plus pratique que trente mille mètres carrés de rayonnages pliant sous le poids de livres, thèses et revues qu'il ne consulterait qu'une fois tous les cinq ans. Enfin, cette même maudite poussière était tout aussi néfaste pour ce même ordinateur.

Sans retirer sa veste pied-de-poule à l'anglaise, il alluma le Mac, attendit que celui-ci daigne clignoter en faisant blong blong et consulta sa boîte à lettres électronique.

Il avait cinq messages, livraison à peu près normale pour un début de semaine où la paraphrénie confabulante des fanas du courriel n'est pas encore à plein régime, car le dimanche, même en ces jours de modernité affolée, est encore placé sous le triple signe ramollissant de l'apéro, de la sieste crapuleuse et du match de foot.

Il reconnut immédiatement le message interne déposé par son chef de projet, signe de travail urgent, à rendre la veille, comme il se doit. Il le mit en réserve.

Il s'assit dans son fauteuil ergonomique, qui grinçait atrocement depuis trois ans malgré les au moins dix litres de pure huile vierge première pression qu'il s'était pris dans les rouages, et, regardant sa montre, constata qu'il était neuf heures et que donc il pouvait se servir un petit verre d'alcool de prune, rite immuable des débuts de semaine au burlingue.

Le premier message venait de Cordoue, Espagne, Las Bonitas Palmas Hôtel, un court et violent texte écrit par sa propre femme, Cécilia, qui disait qu'elle le quittait pour toujours et qu'Eduardo, lui, était un homme, un vrai.

Le deuxième émanait de l'entreprise IKEA, une argutie toute scandinave et comminatoire du service du contentieux, concernant un problème qui durait depuis que Waldemar avait attaqué l'auguste maison pour un meuble en kit livré totalement immontable vu qu'il manquait deux vis ultra importantes et une clef à alène de 12. En le déchiffrant péniblement, Waldemar comprit qu'il l'avait dans l'os.

Le troisième était le résultat d'analyses sanguines effectuées cinq jours auparavant auprès des Laboratoires Schrapnell & Kalash comme quoi il avait un taux de leucocytes un peu trop exceptionnel, 16850/mm³, ce qui signifiait clairement que c'était mal barré.

Le quatrième était un message assez incompréhensible de son fils qui lui annonçait, à toutes fins utiles, qu'il quittait *Joe Butagaz et ses Brûleurs* pour tenir la batterie de *Killroy Was Fucking Here*.

Il finit lentement son alcool de prune et fixa la baie vitrée donnant sur les toits immémoriaux de Paris, qui, eux, en avaient vu d'autres. Mais le moutonnement historique et tuilé de ces derniers ne l'empêcha nullement d'être gagné par un spleen de tendance baudelairienne, quoique légèrement marbré de quelques fulgurances de type balancer des coups de tatane dans la tronche à tout ce qui remue.

Se ressaisissant, revenant au mode réel, il ouvrit enfin son message de bureau. Une consigne de travail. Normal. Venant d'en haut. L'étage du dessus. Trois mètres à peine. La distance du pouvoir. Il avait, avant le lendemain soir, à tuer vingt noms propres.

Car Waldemar Bracco était un tueur de mots.

À chaque nouvelle version d'un dictionnaire ou d'une encyclopédie, que la Dic & Enc. Inc. mettait en chantier pour se tenir à peu près au niveau des progrès de la science, des soubresauts de l'Histoire et des fluctuations linguistiques, il avait à enlever du corpus envisagé autant de mots ou de noms que de nouveaux mots ou noms se devaient d'apparaître. Car pas question, pour

raison d'économie et de pingrerie néolibérale, de changer la maquette, le nombre de pages et l'emballage général.

On le chargeait de cette basse besogne, qu'aucun intellectuel digne de ce nom n'acceptait de faire, parce qu'il avait maintes fois prouvé la sûreté de ses choix, qui dépendait largement d'une froideur passant, au troisième étage de la boîte, pour une légendaire impartialité. Tueur de mots. Horrible crime. Même pas puni par la Loi. Et même récompensé par un salaire restant convenable.

Waldemar lança son ordinateur sur le fichier correspondant, un énorme tas de données rangées par ordre alphabétique et concernant tous ces personnages plus ou moins importants et célèbres, qui avaient tout fait pour, en vérité, conduire le monde à sa perte, sa femme en Espagne, sa plainte à la poubelle, sa peau au crématorium et son fils dans les bras tatoués du néo-punk de province.

Alors Waldemar se persuada qu'il avait, décemment, quatre choix possibles. Il allait bousiller vingt espingouins, ou bien vingt types se prénommant Eduardo, Édouard ou Edward. Et ensuite inviter à dîner la petite Eva, la nouvelle stagiaire, qui lui parlerait de sa Pologne natale et des plombiers volants. Ou alors, il allait ratisser la Suède d'une vingtaine de lieux dits, ou personnalités, et ensuite faire un voyage à Roubaix pour comparer les mérites respectifs de l'ameublement des Trois Suisses et de la Redoute. À moins qu'il s'attaque sérieusement au Corps Médical dictionnarisé en enlevant vingt médecins ayant fait reculer la maladie et la mort sûre, et ensuite aller tenter de noyer ses globules blancs à coup de mescal/gingembre, de tequila/tabasco et de

bourbon/viandox dans un rade qu'il avait repéré, à Villejuif, près de l'Institut Gustave Roussy, qui, comme chacun sait, est un terminal tout aussi poétique que ceux de Roissy. Il pouvait tout aussi bien éradiquer de l'encyclopédie les vingt patronymes de rockers qui avaient mis cinquante ans à parvenir à y entrer, tout en vérifiant auparavant s'il y en avait vingt, ce qui l'étonnerait beaucoup.

C'est à ce délicieux moment que s'ouvrit la porte en verre du bureau et qu'apparut Robert, le maquettiste en second, un grand toupie jovial à moustaches en forme de goupillon.

– Salut 94, ça va ?

Tous les jours la même vanne lamentable. Waldemar. Val de Marne. Quatre-vingt quatorze. C'était un tout petit peu trop pour ce début de Lundi. Il pensa illico que ce serait tout aussi simple de gommer vingt gusses du dico qui se prénomment Robert. Y aurait le choix. Il n'avait qu'à prendre les vingt premiers désignés par le tableur de son Mac. Mais c'était petit. Trop basique. Waldemar aimait son boulot. C'était une joie ineffable de choisir, en toute connaissance de cause, les mecs qui allaient y passer. Les femmes, il n'y touchait presque pas. Par respect de la parité. Dès qu'elles seraient en nombre, alors là, pas de quartier.

– T'as droit, à peu près, à dix mille signes, cinq cents par victime en moyenne, tu vas t'éclater...

– Ça...

– Si je peux me permettre, prends pas ceux qui ont une illustration, ça me fait trop de taf à recadrer.

– Ben tiens...

– Allez... salut le neuf quatre !

Et avant même que Waldemar puisse lui dire, comme de coutume : « salut Panard », la porte en verre avait claqué que c'était un miracle qu'elle ne pète pas en mille morceaux comme un vieux verre Duralex. Sed Lex.

Ça y était, on frôlait le fatidique. Dix heures.

Le défilé allait commencer. Dans l'ordre, la DRH, cette ordure à la solde du mondialisme exacerbé, qui venait, tous les lundis, foutre un coup de fouet mental à tous les salariés, en demandant des nouvelles de leur santé, de leur famille, de leurs projets, semblant se passionner pour leur investissement dans l'entreprise tout en donnant la fâcheuse impression de leur susurrer, toi, mon gros, si tu bosses pas deux fois plus, la porte, la lourde, la sortie. « C'est Lundi, c'est sodomie » était-elle appelée dans la maison.

Juste après cette néfaste apparition se pointerait Gérard, le factotum qui distribuait les tickets restos de la semaine, avec qui il faudrait parler football tout en ne perdant pas de vue qu'en tant que supporter exacerbé du RC Lens, il pouvait devenir dangereux à la moindre évocation du PSG. Ensuite il y aurait Laurence, de la Compta, qui allait tenter de l'attirer dans les grandes pognes moelleuses du Syndicat des Cadres maison. Tout le monde l'appelait Constance, vue celle, indestructible, qu'elle mettait dans son sacerdoce. Juste après déboulerait Germain, venant détailler ses exploits du week-end, agissements à forte tendance chasse à la nymphe.

Et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement de l'âme et midi. Oxymore, ou oxymoron, voilà un mot qu'il ne supprimerait jamais.

À onze heures moins cinq, Eva entra sur son territoire, et ce fut, réellement, un peu de miel versé sur le papier de verre gros grain de l'existence.

– Tu sais que la DRH a le même nom qu’un écrivain célèbre ? Je l’ai trouvé dans la version 1997 du Dictionnaire des Littératures...

– Formidable.

– Hein ? T’as vu ? Je bosse, moi !

Et elle repassa la porte comme une liquette en lycra.

Waldemar était troublé. Autant par la plastique dorsale d’Eva que par la révélation pourtant anodine qu’elle venait de lui jeter à la figure. Tout à coup, la possibilité sémantique de sa prochaine intervention s’immisçait dans son cerveau. Cette intuition ne pouvait rester orpheline, elle se devait d’être un chemin à suivre, à travailler, à creuser. Il lança son ordinateur sur le fichier/corpus dudit dico mentionné par l’ondulante stagiaire.

La DRH honnie, Patrizia Sourdéac, avait effectivement le même patronyme qu’un dramaturge machiniste dont tout le monde se battait les flancs, ayant officié au dix-septième siècle. Un article de 250 signes, à peu près. Celui-là, hop, au trou. Qui se fout encore d’un type ayant écrit en 1660, la « Toison d’Or » ?

Pris de frénésie, Waldemar chercha si quelqu’un s’appelait Nizard, comme Gérard, le footeux. Banco. Un gros article d’au moins 800 signes sur Désiré Nizard, un critique littéraire fin dix-neuvième, admirateur effréné du classicisme. En plus, paquet cadeau, y avait aussi son frère Charles, lui-même spécialiste de la littérature populaire. Deux cents signes de plus. Et Constance, pardon Laurence Brouard... Miracle. Un certain Carl Brouard, poète haïtien mort en 1965. Dehors. Deuxième mort. Ça fait de la place. Quant à Germain de Genestet, le machiste maison, l’homme à l’appendice infatigable, ça allait être plus duraille, avec un blaze pareil. Mais la chance était du côté du tueur. Y en avait un dans le dico. Pas croyable. Petrus

Augustus De Genestet, poète hollandais, le célèbre auteur de « La Chanson des Gueux », en 1872. Boum. Rayé.

C'était décidément une belle journée et la semaine commençait sur les chapeaux de roue. Sur son ordinateur, Waldemar sortit l'organigramme de la boîte, du sol au plafond, du PDG au technicien de surface. À ce tarif-là, ses dix mille signes à assassiner, ça serait du gâteau, à quinze heures, il serait dehors.

Et puis comme ça, en passant, il vérifia. Pour Bracco. Son propre et merveilleux patronyme.

Bracco (Roberto), écrivain italien (Naples 1862 - Sorrente 1943). Sa production théâtrale, fort éclectique, comprend des pièces de boulevard (L'infedele 1894), des comédies psychologiques (Maternità 1903), des allégories philosophiques et des tranches de vies véristes. On lui doit aussi des vers en dialecte napolitain (Smorfie gaie e smorfie triste 1909).

Pas de raison, se dit Waldemar. Lui aussi. Comme les autres. Tous pareils. On ne pourra pas m'accuser de meurtres égoïstes et de mauvais esprit interne.

Il cliqua sur la touche « effacer ».

Au même moment, dans sa poitrine, à gauche, une immense douleur.

Et le monde devint de plus en plus blanc.

